

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 34-35 (1946-1947)
Heft: 3

Artikel: Pierre de Zurich 1881-1947 : in memoriam
Autor: Vevey, Bernard de / Næf, Henri / Parc-Lochmaria, Yves du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Jim - Jim.

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XXXIV/XXXV^{me} ANNÉE N° 3

1946/1947

PIERRE DE ZURICH

1881-1947

IN MEMORIAM

SÉANCE COMMÉMORATIVE
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

TENUE A L'UNIVERSITÉ, LE 12 AVRIL 1947,

SOUS LA PRÉSIDENTE DE

M. BERNARD DE VEVEY, VICE-PRÉSIDENT

ALLOCUTION DE M. BERNARD DE VEVEY

« Le Comité de la Société d'histoire a tenu de consacrer une séance solennelle spéciale, mais intime, à la mémoire de celui qui fut son président pendant trop peu d'années, M. Pierre de Zurich.

C'est avec une émotion douloureuse que je préside cette assemblée. La verve, l'entrain, la volonté de vivre, le caractère combattif, la précision, l'honnêteté absolue de l'historien, la finesse de la pensée de Pierre de Zurich sont autant de souvenirs personnels qui se pressent en mon esprit. Ajoutez-y encore la grandeur du gentilhomme, jointe à une affabilité, à une complaisance et à une simplicité sans pareilles, et vous aurez une esquisse, bien pâle encore, de ce que fut le caractère de cet immense travailleur.

Un petit poème — *Souvenir* — paru en 1905, peut faire entrevoir la vocation de l'historien: le 21 décembre de cette année-là, il entra déjà dans la Société d'histoire. Son travail, sa science,

et j'ajouterai son talent, lui valurent d'être appelé au Comité en 1920, après qu'il eut publié, en 1918, une œuvre de maître, *Les seigneurs Tierstein et le terrier de 1442*.

Le 12 novembre 1925, il était nommé vice-président de la Société, aussitôt après l'apparition d'un nouveau monument, *Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg*. Proclamé membre d'honneur le 29 novembre 1941, lors des fêtes du centenaire, il fut enfin appelé à la présidence le 3 avril 1943, par acclamation. On ne pouvait rendre plus bel hommage à cet éminent historien fribourgeois, qui, pendant près de quinze ans, fit encore partie du Comité de la Société d'histoire de la Suisse romande... Et quelques mois avant sa mort, le 20 novembre dernier, il était élu membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon: c'est dire que le rayonnement de son esprit s'étendait bien au delà de notre canton.

Il est impossible de résumer l'activité débordante de cet homme au sein de notre Comité. Il n'y eut pas une question historique qui ne l'intéressât, il n'y eut pas une initiative qu'il n'encourageât! Je pense ici à la *Carte archéologique du canton de Fribourg*, par le chanoine Peissard, qu'il fit plus que préfacer, à la publication du *Premier Livre des bourgeois de Fribourg* et à combien de petites monographies parues dans des bulletins paroissiaux ou autres revues ignorées du grand public. Pour lui, tout ce qui touchait, de près ou de loin, à l'histoire était digne d'une étude approfondie, était *passionnant*, pour employer une expression qui lui était chère.

Dès 1943, Pierre de Zurich a présidé toutes nos réunions et nos assemblées, avec l'affabilité, la fermeté et la science que nous lui connaissions, et cela jusqu'au 12 juillet 1945, date de la dernière séance à laquelle il put assister. Depuis ce jour, il ne quitta plus guère sa campagne, mais sans pour autant se désintéresser de notre Société.

Nous l'avons dès lors secondé de notre mieux, le tenant au courant de toute notre activité, profitant encore de son expérience et de ses conseils, tenant même certaines séances de notre Comité au château de Barberêche, où il nous recevait avec un charme que nous ne saurions oublier.

Mais il ne m'appartient pas d'analyser l'œuvre de l'historien. Nous en avons chargé son intime et son collaborateur, M. Henri Naef, membre de notre Comité.

Notre cher Président s'en est allé, en grand chrétien, le 26 février 1947. Malgré les rigueurs de l'hiver, tous ses amis ont tenu à l'accompagner à sa dernière demeure, en pleine campagne, au milieu de ces paysans fribourgeois dont il a si bien compris la mentalité.

Aujourd'hui, par notre hommage, nous nous inclinons encore sur sa tombe, et la Société d'histoire renouvelle à sa famille l'expression de sa sincère et profonde sympathie.

Je vous invite, Mesdames et Messieurs, à bien vouloir vous lever en signe de deuil, de respect et de reconnaissance. »

ÉLOGE PRONONCÉ PAR M. HENRI NAEF

« Il était tout naturel que M. de Vevey, vice-président de la Société d'histoire, prononçât l'éloge du comte Pierre de Zurich. Dans une pensée qui me touche plus que je ne puis dire, il m'a cependant confié cet honneur. Je l'ai accepté sur-le-champ. Il se pourrait qu'après m'avoir entendu on lui reprochât son impulsion, toute de finesse et de sentiment. Mon premier devoir sera d'assumer à mon tour des responsabilités plus délicates qu'il ne semble et de parler franc ; non pas précisément comme si Pierre de Zurich était là, mais comme il savait bien que j'aurais parlé.

Une lignée brillante de présidents, une escouade toujours fidèle de sociétaires ont depuis un siècle érigé votre compagnie érudite en une compagnie d'amis. Un brillant président, un érudit, un ami vient de nous quitter. Et vous me permettez que j'évoque sa mémoire en songeant tout le temps que vous êtes à la fois ses amis et mes amis.

A la bonhomie, il joignait le sens de la grandeur. Déjà, je le vois sourire, prêt à la riposte, car à propos de sa haute taille, son esprit pétillant avait une provision de mots à l'emporte-pièce

qui mettaient les rieurs de son côté. Et jamais devant lui je n'aurais osé faire allusion à cette autre grandeur qui ne se mesure pas à l'aune. Elle me semble avoir eu son apogée à Barberèche, aux termes du voyage, et je serais tenté de la décrire d'emblée si elle ne présupposait pas le voyage, si elle n'était pas l'aboutissement logique, conscient, d'une âme que décantait la maladie pour la conduire à des sommets où chacun n'atteint pas. Cette fin, où ce commencement, fut d'un soldat qui, se préparant à l'heure H, ne perd plus un instant, se concentre et après de longs silences substantiels, n'émet plus que des ordres brefs, clairs, dépourvus d'amphibologie. Il est alors possible à qui les reçoit de dire quelle était, dans le kaléidoscope des apparences, l'image définitive d'un caractère.

Le seul énoncé des fonctions et charges dont le défunt fut revêtu suffirait à démontrer ce qu'il fut pour le pays. Président de la sous-commission d'Etat des monuments et édifices publics, Président de la sous-commission d'Etat du Musée d'art et d'histoire, Président de la Société d'histoire du canton de Fribourg, Président de la Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, membre du Comité de la Société fribourgeoise d'art public, section du Heimatschutz suisse, sociétaire d'innombrables associations religieuses, scientifiques, artistiques, nationales, conseiller communal de Barberèche, ancien député, ancien adjudant du colonel commandant de corps Alfred Audeoud, major d'infanterie, Pierre-Marie-Joseph comte de Zurich naquit le 10 mai 1881, au château de Pérolles où son père, le colonel comte Ernest de Zurich, s'occupait d'agronomie. Tandis que celui-ci mourait en 1911, la comtesse douairière, née Jeanne de Reynold, lui survécut jusqu'en 1930. Nul n'a oublié cette grande et noble dame qui présida l'Œuvre nationale de la protection de la jeune fille, fut créée Chevalier de la Légion d'honneur, reçut la médaille de la Reconnaissance française et celle de S. M. la reine Elisabeth de Belgique. Les Zurich sont Gruérins de Lessoc, les Reynold Fribourgeois et sénateurs. Deux sangs généreux, antagonistes souvent, complémentaires tout autant, et qui expliquent bien des choses.

Aux portes de Pérolles, résidence maternelle, Pierre bâtit le Chattelet, où nous l'apercevons dans la clarté d'une maison char-

mante. Il devait y demeurer chaque hiver, jusqu'en 1941. Le 1^{er} avril de cette année-là il se retira définitivement au château plein d'histoire qui avait appartenu aux Praroman et que les Zurich possédaient depuis un siècle: Barberêche.

A l'aide de sa voiture capricante qu'il faisait valser comme un danseur sa danseuse, il se piquait de rester avec Fribourg en relations quotidiennes. La guerre vint, les restrictions d'essence avec elle, puis cet asthme affreux qui l'empêchait de s'exposer au froid. Le téléphone, la poste subvinrent à son isolement; nul n'en tira jamais plus ample ni meilleur parti.

Entre les qualités dont il pouvait se prévaloir, il en était deux qu'il avait en préférence, celle de comte et celle d'historien. Sur la première, nous tenons à nous expliquer, car elle lui valut parfois l'épithète de snob. C'était beaucoup plus subtil, et il faudrait, si l'on voulait s'en ouvrir librement, reprendre par analogie les vieilles luttes intestines du patriciat et des familles gouvernantes. Or l'opinion n'en sait pas tant et, en Suisse, elle ne raffole pas des titres nobiliaires, pour quelques raisons où les principes républicains ne sont pas seuls en cause. Pierre de Zurich maintenait tout ce qui avait paré sa maison et dont le lustre se reportait sur ses prédécesseurs.

Quant au snobisme, je m'exclame! Où donc commence-t-il et quels en sont les contours? Il y a un snobisme de marlous comme il y a un snobisme de capitalistes. Si je devine qu'il n'a pas été désagréable au jeune comte d'appartenir à une société triée sur le volet, ce qui ne me paraît point pendable, j'ajouterai que son intelligence était trop vive pour apprécier indéfiniment la compagnie plus ou moins sélecte du Boulevard St-Germain. Il est des gens qui ne voient que turf, court, football ou Tour de France; il en est d'autres qui, ayant fait leur maladie d'adolescents, deviennent des hommes. Le snobisme dès l'instant prend forme à ce point honorable que, pareil à un lord anglais, il doit changer de nom.

« Noblesse oblige ». La devise trouve ici son parfait champion. Pierre de Zurich aime le risque; il se passionne pour les ascensions spirituelles où il mesure ses forces et même les surpasse. Qui a beaucoup regu, il lui est beaucoup demandé. Le titre dont il hérite le lie à la Sainte Eglise en ses obligations secrètes, trop belles pour

être proclamées. Il s'y soumet strictement, sans biaiser et, tel un cheval de sang, ne se dérobe devant aucun obstacle.

Les sacrifices dont il connut toute la gravité, il les accepta donc et son respect de l'honneur et des serments ne fit que grandir, en l'élevant lui-même. Il répétait volontiers : « J'ai la foi du charbonnier ». A son propos nous revient à l'esprit l'ordonnance de 1527 où Messieurs de Fribourg, vu la « diligence de noz ancestres » qui, ayant « devant leurs yeux la doctrine de N. S. Jésus-Christ, là où c'est dit que nous soyons simples comme la colombe et sages comme le serpent », décidèrent de se « conformer à la manière que le bon Dieu a montré à son Eglise ».

Pierre de Zurich ne discutait pas des choses sacrées ; il en acceptait les mystères et les préceptes, simple comme la colombe et sage comme le serpent dont le symbole ornait toujours son annuaire. Certes, il n'était pas un novateur ! Plus féodal que les rois d'aujourd'hui qui n'en sont plus, il y avait en lui du chef moyen-âgeux qui étend sa protection sur les gens et les choses, qui veille et qui surveille. Notion élargie dont l'effet se portait avec grâce et bienveillance sur le patrimoine de son pays tout entier.

C'est alors que ses boutades laissaient parfois l'interlocuteur méfiant. Ce snob se vantait de n'être point un patricien de Fribourg. Ce snob recherchait avec une dilection particulière de lointains cousins qui, modestes paysans, cultivaient dans quelque village gruérin la terre d'où sa race était sortie, et sa joie était de leur ouvrir la porte du château. De « petites cousines » entraient à son service tout comme eût fait au XV^e siècle un comte de Gruyère dont la domesticité se choisissait d'abord chez les parents pauvres. Son âme était patriarcale ; elle s'épanouissait dans une fonction de jadis, conférée « par la grâce de Dieu ».

Du moins, je le voyais ainsi, car ce brillant causeur était plus secret qu'on ne pense. Et je viens de toucher aux sentiments dont il se taisait. Je m'y suis attardé comme sur un objet précieux ; il sera beaucoup plus simple d'expliquer pourquoi il tenait à sa qualité d'historien apposée de sa main à son avis mortuaire, pour que rien ne fût contraire à ses intentions. Plus simple ? Je me suis mal exprimé. Il y tenait parce qu'il avait conquis son métier de haute

lutte, mais pour comprendre d'où lui venait l'amour du métier, je dois abandonner les méthodes qui me sont habituelles.

S'il est question d'un portrait, je pense qu'une série d'instantanés donnera d'un personnage une vision moins flatteuse, plus réelle aussi, que la toile préméditée d'un peintre de cour. Je pense encore que la ressemblance, cette interprétation que nous appelons l'histoire, est une tentative ardue à laquelle un familier ne peut se refuser. C'est aussi le sentiment de votre comité qui ne m'aurait pas donné la parole s'il ne le partageait point. Il convient cependant de dépasser à la fois l'instantané et le portrait en pied, bref d'aller plus profond. En m'y efforçant, j'ai l'impression d'ébaucher un paragraphe de cette philosophie de l'histoire à laquelle Pierre de Zurich ne croyait pas beaucoup, parce qu'en somme ces mots associés, philosophie et histoire, portent aux plus agréables illusions. Ce que j'entends ici sera donc comme un exemple des surprises que réserve la rencontre du modèle et du peintre, quand ils sont l'un et l'autre historiens, tous deux sensibles à la vérité, c'est-à-dire à l'exactitude, car la justice est encore une autre affaire.

Pour que mon essai présente quelque intérêt dans cette expérience, il faut que je vous livre les cartes de mon jeu ; vous avez le droit de savoir comment il se fait que nous nous soyons liés d'amitié, M. de Zurich et moi. Vous obtiendrez par là — et ce sera mon excuse — l'angle sous lequel l'esquisse sera prise, afin qu'avertis des causes déformantes, vous soyez en mesure, et selon votre vision, d'apporter les retouches que vous jugeriez convenables.

Je ne dirai rien des circonstances qui ont favorisé l'approche, en quoi je crains déjà de décevoir ceux qui attendent d'un biographe des faits chronométrés. L'attrait que j'éprouvais pour lui devait avoir certaines correspondances inconscientes dont j'aperçois maintenant l'origine. Il provenait d'une conjonction de sa nature psychologique avec de lointains éléments qui me sont particuliers. Pierre de Zurich avait une manière de plonger dans les yeux de son interlocuteur que j'avais bien connue chez ma mère. Bouche malicieuse, répartie très prompte, secrète bonté, assez exigeante et gentiment tyrannique. A l'un pas plus qu'à l'autre, on ne faisait prendre des vessies pour des lanternes. Cette jeunesse — cette vitalité — tout à fait indépendante de l'âge réel, je l'ai trouvée

dès mon enfance chez celle que je perdis l'année et le mois même où s'éteignit Madame la comtesse de Zurich, sa contemporaine. Et toutes deux avaient ce regard direct appelant le regard, que de longues paupières cachées au creux de l'orbite rendaient soudain étincelant.

Je m'explique ainsi davantage, et par analogie, mes réactions envers notre ami, mes violences, mes retenues, mon respect et comme une très proche parenté. Je m'explique enfin cet attachement étrange, si rare que, ne l'ayant point éprouvé auparavant, j'imagine sans peine que l'on puisse ne le jamais ressentir. Car pour étrange, il est étrange. Les oppositions de caractères, d'éducation, de formation intellectuelle, de concepts politiques ou sociaux, de religion, d'origine se dressaient entre nous. Et nous n'étions jamais d'accord ! Les idées ferraillaient comme des fleurets dans des combats acharnés où, malgré les touchés, aucun champion ne succombait. Jamais d'accord ? Voire ! Nous nous tendions la main, que dis-je ? nous nous *lenions* par la main.

Un artiste qui avait à représenter deux chevaux de trait dans une composition symbolique tournait la tête de l'un vers la tête de l'autre. « Avez-vous remarqué, me disait-il, qu'au départ, il en est toujours un qui regarde le voisin ? Après cette tacite entente, la paire est accordée. » C'était toujours au même char, avec de mêmes efforts, vers le même destin. Au repos les chevaux se mordillent la crinière, au travail il n'y a plus qu'un attelage. Et c'est une force.

C'est aussi une expérience. Il n'est pas de pire situation que de tirer à hue et à dia ; il n'est pas de plus belle joie que de prendre ensemble la course et de s'enivrer du même idéal, fût-il naïf (est-il rien dans l'homme qui ne soit naïf ?), et jamais Pierre ne lâchait ses compagnons de trait.

Puisque je me suis laissé entraîner à des confidences qui seraient importunes si elles ne tentaient pas d'extraire une qualité substantielle, oserais-je avouer que notre concordance résultait d'un semblable penchant pour l'enthousiasme ? Enthousiasme assez surprenant encore où se mêlaient le scepticisme et la foi. Scepticisme envers le pouvoir, scepticisme envers les gestes de l'homme, de soi-même et d'autrui, foi dans les lumières perma-

mentes de certains flambeaux transmis par certains coureurs. Il arrive que les réformés et les catholiques se rencontrent. Il arrive que l'Esprit ramène la communion où le monde n'aperçoit que désordre. Et le désordre était l'ennemi numéro un du défunt ; il est aussi le nôtre.

Je me suis laissé dire que notre Président avait été un écolier déplorable. Je le crois très volontiers. Cependant, les écoliers déplorables, quoi qu'on dise, ne deviennent pas tous d'éminentes personnalités ; il est non moins vrai qu'ils en produisent, pour autant que leur rébellion procède d'un bouillonnement incompatible avec cette immédiate assimilation qu'exigent de l'adolescent des méthodes scolaires, plus ou moins surannées. L'application fut un mot totalement étranger au vocabulaire du jeune Pierre et les examens ne l'ont jamais marqué de la sénile « tremblette » dont plusieurs pâtissent au long de l'existence, tout docteurs patentés qu'ils soient.

Au reste, il était contrarié en ses affections intimes. Il eût voulu s'adonner à la culture des champs ; l'atavisme gruérin se faisait insistant. Mais la sagesse paternelle et maternelle entendait que son esprit se cultivât d'abord. Il suivit donc à Fribourg tous les cours de droit que l'on y pouvait suivre et partit pour Munich où il passa deux ans, en compagnie de ses amis intimes, MM. Henri de Diesbach et Eugène de Boccard (vers 1900).

Si Pierre de Zurich ne devint pas agriculteur, il obéira plus tard à son impulsion primesautière ; la terre et la paysannerie auront ses derniers soins. A l'âge où le cœur se prend à frémir, déjà s'associent les formes féminines aux splendeurs des campagnes. Et le cœur cherche son rythme, ses cadences. En 1900, sous l'égide de Charles Fuster, paraissent les *Elrennes poétiques de Fribourg*, avec deux *Sonnets antiques*, signés Pierre de Zurich.

...Tu dors au loin, à l'horizon,
Sur le bord de l'Adriatique.
Errant, va le berger rustique
Parmi les prés et la moisson.

Dans les *Etrennes poétiques de Suisse romande*, en 1901, le poète côtoie Philippe Godet. Il garde quelque temps le silence, avant de se faire entendre, en 1905, dans *Souvenirs*. Ce qui nous procure une somme de six poèmes.

Sans doute, le Vieillard à la faux est dur aux poètes et aux romanciers ; il attaque leurs concepts, leurs modalités affectives. Il épargne cependant quelques fleurs d'où s'exhale aussitôt un parfum purifié. Et l'on trouve en ces pièces mieux que des fleurs éparses, mais un sonnet de facture parfaite, aussi hardi que ciselé.

*« Faite du sable de la grève,
L'urne légère aux contours blancs... »*

vient d'être recueillie par M. Eugène de Boccard dans son *Anthologie des poètes de la Suisse romande*.

Bien que l'histoire et la poésie se prennent aux cheveux, elles ne laissent pas d'être sœurs, et il se trouve que le poème est, à sa façon, un document. Il suffit d'en écouter les révélations. Écoutons. Après l'apaisement des saisons où la jeunesse frissonne au crépuscule en songeant à l'amour, Pierre de Zurich, l'an dernier, recopiait de sa main rapide les tercets

« Où le paysan jette au vent ses derniers grains »,

et il écrivit :

*« L'attelage s'arrête, et l'ombre qui s'étale,
Cachant à l'horizon le départ du soleil,
Endort les grands bœufs roux d'un bienfaisant sommeil. »*

Quand il signa, il mit la date 1946. Les historiens ont de ces prémonitions : « l'attelage s'arrête... »

Avec le charme qui ne lui fit jamais défaut, j'imagine aisément les succès de son entrée dans le monde. Il connut Paris, il fit des affaires. Il fut soldat, officier, et c'est sous l'uniforme que je le vis pour la première fois. Nous n'avions pas le même : il portait les aiguillettes de capitaine adjudant du Commandant de corps

Alfred Audeoud ; j'étais le plus ignoré des caporaux d'artillerie. Si j'entends encore le bruit des sabres et des éperons que faisait un certain dimanche de 1915, à Delémont, l'état-major au moment de l'entrée du grand chef, ce n'est pas à moi qu'il faudra demander raison des souvenirs militaires de l'adjudant devenu major. Il avait toutefois des anecdotes dignes de survivre. Telle cette mission du Colonel Audeoud au front français de 1917 où l'adjudant lui donnait du Général afin que l'armée suisse ne fit pas, chez nos voisins, trop piètre figure !

A ce moment, la carrière de l'historien s'était ouverte. Qu'en advenait-il du poète si bien parti ? Il est facile et pourtant compliqué d'y répondre. Pégase est un coursier que l'on ne mène pas du tout à sa guise, et le cavalier voulait ce qu'il voulait. Ce qu'il voulait ? je vais le dire, en prévenant que je vaticine. Il voulait une discipline, plus stricte que la prosodie et surtout différente. La guerre lui avait accordé l'équilibre adéquat à sa virilité.

Il avait servi ; il voulait continuer de servir, c'est-à-dire accepter ce poids qui grossit d'année en année et empêche que l'esprit ne vagabonde dans l'infini des chimères. De l'infini il n'avait aucune peur ; seulement il avait manié la boussole. Et la terre même, à ses yeux, semblait vers l'infini le plus juste départ. A ce propos, l'on fera bien d'écarter tout symbolisme ; la terre n'était pas une image, mais la glèbe qu'il aurait voulu cultiver. En sorte que son affection native allait spontanément à ceux qui la travaillent et dont les tâches sont terriennes.

De plus, il avait le goût de la vie avec ses âpretés et ses luttes concrètes. La poésie certes est une délivrance, à la condition que la lutte la précède. Or, en lui palpitait, dans sa primitivité, dans sa totalité, l'être combattif comme le néolithique, contraint à résister autant qu'à vaincre.

Lutte et discipline, il les aurait pu trouver dans un cloître, encore qu'il eût souffert d'être séparé d'avec les générateurs de sa race. Il est d'autres manières cependant de trouver son chemin. Sa piété fervente, jamais inhumaine, jamais hallucinée, fut sa plus sûre, sa plus constante force. Et vous verrez comment, dans cette captivante évolution, l'homme discipliné retrouva le poète, et ce que le poète fit de l'homme discipliné.

Car nous voici tout près de l'histoire scientifique où il fut conduit de deux façons. L'une est toute dite : la discipline encore, qui pousse l'intelligence à chercher, à préciser, déduire, construire sans répit, jusqu'à la trouvaille et au poli de la trouvaille. L'autre provient de curiosité naturelle où quelque aimable dilettantisme n'avait point la part principale. Il était curieux surtout de connaître comment s'était formé son pays, par quels accidents, quels hasards, quelles volontés, quelles vertus, son peuple était ce qu'il est, lui compris.

Au fait, il va débiter par sa paroisse, Barberêche étant sis dans les « Anciennes terres » qui sollicitent son intérêt. Ce début est aussi un coup de maître. *Les fiefs Tierstein et le terrier de 1442*, qu'il publie en 1918, cachent, sous un titre qui ne cherche pas à séduire, la genèse passionnante du domaine fribourgeois. Dès la première phrase, l'auteur donne libre cours à sa fougue : « Répétant ce que d'autres avaient dit... » Tel est le défaut que Pierre de Zurich ne supporte point, et tel est, par opposition, le secret de sa propre méthode, la seule qui assure au lecteur quelque durée : ne rien tenir pour vrai qu'on ne l'ait vérifié.

On croyait en effet et l'on répétait que le duc de Zähringen, en fondant la cité, lui avait octroyé les biens-fonds qui allaient devenir l'embryon de la Seigneurie, puis du canton : « Divers historiens, écrit le critique, se sont déjà élevés avant nous contre l'opinion émise par Berchtold, mais l'union des anciennes terres à Fribourg n'a jamais été exposée d'une façon complète... » Il s'y emploie, il y réussit. Il dépouille le terrier établi en 1442, lors de l'achat par Fribourg des fiefs appartenant aux comtes de Tierstein. Et voilà précisé un point, non le moindre, de l'histoire fribourgeoise.

D'emblée se révèlent les qualités propres du savant : l'horreur des redites, la confirmation de toute assertion par des preuves documentaires pour amener aux conclusions irréfutables. Cette première étude eût fait une magnifique thèse de doctorat. L'apprenti venait d'achever sa pièce de maîtrise, non sans les lumières de l'archiviste d'Etat, M. Tobie de Remy, notre Président d'honneur. Maintenant, il sait lire ; il est désormais paléographe.

De la même veine, exactement, découlera, en 1924, l'ouvrage qui allait illustrer son nom : *Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg*, la plus méticuleuse, la plus subtile des dialectiques à laquelle on se soit jamais livré. Les difficultés, loin de le rebuter, l'exaltent ; il les pénètre, les clarifie, parvient à toucher enfin le sol de la réalité.

Réalité envers qui toujours il demeure intransigeant. Toute compromission lui semble criminelle. En sa prime jeunesse, cette véhémence débordait comme un geyser et, s'il ne publia pas tout ce qu'il produisit, il contraignit maint adversaire à déloger de positions mal établies. Aussi bien, la gloriole lui est-elle étrangère. Sa loyauté parfaite se refuse au moindre accaparement. S'il fouille avec joie les médiocres drapés dans leur suffisance, il aime à s'incliner devant ceux qui ont élevé des doutes, usé du point d'interrogation. Il admire la perspicacité d'un Mgr de Lenzbourg, du P. Nicolas Rædlé surtout qui, en 1874 déjà, rejetait la fameuse date de 1177 ou 1179 et remontait « à une époque très rapprochée de l'an 1152 ». Le problème, il le résout à l'aide des vingt et une chartes non datées qui appartiennent au XII^e siècle et ont trait à Fribourg, principalement de la *Biblia sacra* d'Hauterive. A force de recoupements et d'investigations, il arrive au terme de 1157 qu'il donne « selon toute vraisemblance », afin de réserver encore une part à l'erreur, bien improbable cependant. Du moins n'osera-t-on plus obliger les candidats au bachot de dire que Fribourg fut fondée « vers 1178 » par le duc Berthold.

Evidemment, le livre dont nous venons de parler appartient à la catégorie des lectures difficiles ; celles qu'il faut entreprendre avec plus d'attention qu'un mot croisé ou qu'une partie de bridge, mais avec le même concours de logique et d'imagination. Par l'esprit tenu sans relâche en éveil, l'enchaînement s'opère, les mailons enserrent peu à peu la capture.

Lancé sur cette piste, Pierre de Zurich devait naturellement approfondir l'étude des XII^e et XIII^e siècles, et surtout, dans la région où il avait sa résidence. *Les Origines du Décanat de Fribourg* l'amènent à des approximations très pertinentes, dissipant maintes nébulosités. Enfin ce lui sera un jeu de décrire, d'après des éléments sûrs, le passé de Bonn, ce « port de Barberêche ».

1137

1178

Bonn

Au reste, je n'ai point l'intention de faire la revue des publications, moins encore de donner à leur sujet des appréciations complémentaires. Ce qui m'attire surtout et ce que je voudrais tenter, c'est de découvrir les apparentements, les liaisons entre tant de travaux issus d'un cerveau perpétuellement actif.

Sa générosité instinctive et sa modestie s'affirment dans son ardeur à mettre de l'ordre où il n'y en a pas. Aucune besogne technique ne le rebute; aucune minutie ne le fatigue, quand il sait pourquoi il s'y livre. Son tempérament sera celui d'un archiviste quand il publie le *Catalogue des avoyers, bourgmaitres, bannerets, trésoriers et chanceliers de Fribourg jusqu'à la fin du XV^e siècle*. Documentation pure où la dialectique n'a plus rien à voir et qui apporte aux érudits, quels qu'ils soient, des informations exactes. Lorsque les instruments critiques font défaut, il les forge gaiement en vue de favoriser à la fois ses explorations et celles d'autrui. La besogne du sapeur, loin de l'effrayer, l'attire.

Il est tout naturel que l'*Histoire généalogique de la famille de Billens*, puis l'*Histoire de la Seigneurie de Billens* foisonnent de détails où l'on ne cessera de butiner, puisqu'elles embrassent une période qui va de 1260 à nos jours, partout établie aux originaux. On l'aura deviné, alors que M. de Ræmy rédigeait les articles fribourgeois du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, il sut choisir ses collaborateurs; Pierre de Zurich fut du nombre, et les articles qu'il signe sont de ceux auxquels on peut se fier.

S'il est sapeur, s'il est pionnier, il est chasseur. Oh! combien. Je ne vois pas dans le terme une métaphore, mais une sublimation. De même que les Gruérins ses ancêtres n'ont cessé de poursuivre le gibier, il a une joie non dissimulée à lever une pièce rare. Ce sera l'*Annaliste fribourgeois inconnu Guillaume Gruyère* et l'*Anonymus friburgensis* qu'il éclaire d'un jour nouveau. Ce sera aussi, sous la forme d'un compte-rendu qui prend l'ampleur d'un opuscule, à propos de Pierre Falk et de sa bibliothèque, une inestimable contribution à l'humanisme fribourgeois.

Pareil à tous les explorateurs, Pierre de Zurich ne perdit jamais de vue les régions du temps et de l'espace où il avait pénétré à la découverte. Preuve en soit les manuscrits subsistant en ses archives, auxquels ont manqué quelques brèves semaines pour un définitif

achèvement. Mais celui qui aime sait-il jamais où le porteront ses inclinations ? Dès 1923, il se complaît aux œuvres plastiques de Fribourg, qui en conserve un si grand nombre. L'historien de ses origines va devenir un historien d'art ancien où s'exerceront les mêmes qualités. Il découvrira *Le peintre Jean Balheur à Fribourg* ; il recherchera *La véritable personnalité de Maître Marti le sculpteur* ; il étudiera *La construction de l'Hôtel de Ville, du Chœur de Saint-Nicolas*, posera sur Hans Geiler-Gieng des questions si embarrassantes que les critiques les plus rénitents ne savent comment lui répondre. Et il acceptera d'établir cet inventaire de grande classe qu'est *La Maison bourgeoise dans le canton de Fribourg*. Voici donc une troisième branche issue du même arbre : après l'étude des origines, après l'élaboration des instruments, l'histoire de l'art fribourgeois.

Si spécialisé que l'on soit, le sort, les circonstances ont leurs exigences, et le chartiste le plus invétéré ne saurait s'y soustraire. Bien davantage quand, de nature, il est prêt à obéir aux consignes civiques. L'histoire de l'art n'en est encore, en Suisse, qu'aux embryons. Le groupe des chercheurs, le nombre des initiés est restreint. Il fallait bien qu'on l'appelât au service de l'Etat. Il présida donc, dès 1939, les sous-commissions des Monuments et édifices publics, et du Musée d'art et d'histoire. Or, ne prenant rien à la légère, il voua à ces deux organes un temps considérable.

La promenade où il venait de nous conduire en 1938, à travers le Fribourg d'*Il y a cent ans*, le qualifiait certes à veiller sur une cité dont chaque maison lui avait confié ses secrets, et sur *La conservation des monuments historiques dans le canton de Fribourg*, titre d'une de ses importantes publications de 1941 à 1942.

Le Musée d'art et d'histoire ayant inauguré une fort intéressante exposition d'estampes, il prononça une conférence, *Fribourg par l'image*, qui rectifiait encore les multiples inexactitudes de l'iconographie suisse. La restauration du fameux plan Sickinger qui fut confiée par son intermédiaire à M. Henri Boissonnas lui fit enfin rédiger pour la *Revue suisse d'art et d'archéologie* un article de classe : *Le plan de Fribourg en 1582 par Grégoire Sickinger*. En 1944, il mit au point la vieille controverse sur *Le tilleul de Morat, son âge et sa légende*. Il y mit surtout le point final. Nous savons désormais à quoi nous en tenir.

Son dernier ouvrage sera en 1946, le *Guide historique et artistique de Fribourg*. Il résultait en somme d'un inventaire considérable commencé avec M. le chanoine Peissard, destiné à placer sous la sauvegarde immédiate de l'Etat les monuments architectoniques et décoratifs de Fribourg. Cet inventaire, qui débute par la capitale, devait se poursuivre dans tout le canton. Quelques éléments établis par le Heimatschutz en existent, mais Pierre de Zurich n'eut pas la joie de voir l'entreprise officieusement approuvée obtenir la sanction d'arrêtés officiels. En désignant à l'attention du public des richesses qui sont les siennes, il tint à l'éduquer lui-même et à lui ouvrir les yeux.

Ceci n'est encore que la trace visible de ce qu'il fit pour la Louable Ville. C'est aussi la plus facile à suivre. Pour être à peu près équitable, il y aurait lieu de noter toutes ses démarches présidentielles, toutes les décisions prises de sa pleine autorité.

Son premier soin fut de réorganiser et de trier les collections muséologiques, d'utiliser sur un nouveau plan les locaux de l'hôtel Ratzé, et de transporter dans les galeries de l'Université les tableaux et les sculptures qui devaient y gagner une place de choix.

Ecoutant toujours l'avis de ses collègues quand il lui paraissait bon, il accepta les épures de la nouvelle conciergerie dont la façade ancienne, venue de Rueyres-Treyfayes, était depuis longtemps remontée en trompe-l'œil, sur la place du Collège.

D'accord avec M. le conseiller d'Etat Piller, il s'employa à trouver une entente avec les héritiers de la duchesse Colonna pour le transfert des collections du Musée Marcello, et rien ne se faisait dans les aménagements du château de Gruyère qu'il ne l'examinât de tout près.

Le Président de la sous-commission des Monuments avait sous son contrôle l'archéologie proprement dite. Il apporta donc son appui à M. le professeur Perler qu'il avait chargé des collections de préhistoire. Et il s'entremet pour faciliter au Heimatschutz de la Gruyère les premiers sondages de ce pays d'Ogo que doit submerger le futur lac artificiel. Peu auparavant, il avait pris une initiative qui nous a valu la publication de la *Carle archéologique du canton de Fribourg* dressée par M. le chanoine Nicolas Peissard, archéologue cantonal. M. Peissard avait en effet amassé de précieuses

notes qu'il importait de conserver. Le comte de Zurich s'y employa de tout cœur, groupa les sociétés savantes, trouva les fonds, prêta son concours personnel à l'entreprise.

Par les méandres d'un beau fleuve, nous avons été conduits de l'histoire scientifique à l'histoire appliquée pour aboutir à cette anse large où les réalisations sociales suivent naturellement la pensée et font de l'historien le serviteur du peuple. Pourtant, de ces méandres, nous sommes loin d'avoir suivi les caprices. Si le dilettante était un être capable de réaliser ses volitions, Pierre de Zurich eût été cet homme. Mais que l'on n'aille pas supposer qu'en vertu de l'œuvre fribourgeoise, le reste s'émonde ou se doit émonder comme rejets gourmands. De l'arbre, nous avons aperçu plusieurs ramures. D'autres, du même jet, s'élancent, ni moindres, ni tardives.

L'intellectuel, en effet, obéissait à ses impulsions comme la plante à la sève. Il lui arrivait d'éprouver de nouvelles dilections, les anciennes n'étaient point répudiées. Aux travaux les plus hardis, aux investigations les plus lointaines, il se sentait toujours dispos. Le sens de la durée humaine ne pouvait l'incommoder ; il ne l'éprouvait pas. Car en dépit des souffrances, il ne se lassait pas de glorifier la création. « Je voudrais vivre jusqu'à cent ans » s'écriait-il avec une jeunesse d'esprit que ses cadets n'avaient plus.

C'est deux cents qu'il fallait dire ! Aucune besogne né lui semblait trop longue. Et il partait. Il était donc parti à la suite de *Madame de La Briche*, peu d'années avant de revenir à son cher Fribourg. Ce fut un exquis voyage qui s'acheva chez Eugène de Bocard en 1934. Le livre a ce charme que deux de nos écrivains nous ont fait partager, Philippe Godet avec M^{me} de Charrière, Pierre Kohler avec M^{me} de Staël.

La bénédiction du chercheur — si j'ose dire — étant faite de surprises, il advint que Jean-Jacques Rousseau et M^{me} d'Épinay lui apparurent, lors de leur première entrevue. Comment ne pas la raconter ? Et puisque le colonel comte d'Affry était tout proche de M^{me} de La Briche, comment, je vous le demande, ne pas se pencher sur *Les derniers serments des troupes suisses au service de France sous l'ancien régime* ?

Après M^{me} de La Briche, ce devait être d'Affry. « Il dit d'Affry, c'était Blucher ! » mais ce Blucher était Chenaux.

Ah ! je veux moins de mal à Chenaux d'avoir marché sur Fribourg (me laissera-t-on la vie sauve ?) que d'avoir rongé la substance de notre Président ! La voilà bien la branche gourmande ! De 1935 à 1944, Pierre de Zurich s'occupe de lui sans trêve, et s'il avait encore vécu dix ans, il nous eût fait un tableau du Régime finissant qui seul l'eût délivré d'obsession, assez pour en venir au fameux Landamman.

Les controverses dont en vous retentit l'écho, se sont tues. Il ne donnera plus la réplique, et c'est autrement qu'il me plaît de considérer les choses. Je l'ai entendu taxer de partisan (non pas Chenaux, mais Zurich), et je l'ai entendu s'écrier lui-même : « Si je reviens à Bulle, je serai plongé dans *vo*tre fontaine !¹ » Il y est revenu toutefois, et bien loin d'être jeté à la fontaine, il fut installé tout près d'elle, sous le tilleul, dans un fauteuil préfectoral afin qu'il vît passer le cortège de ses chers Gruérins.

Au reste, l'accord sera vite conclu. Sur l'immédiat, sur le concret, Pierre de Zurich avait raison comme toujours ; il a montré l'envers de la médaille, il a mis une sourdine à l'exaltation populaire, aussi prompt à créer des héros qu'à les jeter par terre. Malgré qu'ils en eussent, les contradicteurs ne parvenaient pas à le prendre en faute.

Où il achoppait néanmoins, c'était à l'impondérable. Il n'avait avoué-il, aucun goût pour la « synthèse historique », il se méfiait des impressions à vol d'oiseau, des jugements généraux portés sur les faits et les causes, n'y trouvant que phraséologie sujette à caution. C'est le point sensible. C'est ici que tout devient intéressant. Le passionné entrait en jeu, le passionné chassait le philosophe, le passionné venait brouiller l'historien et l'histoire. Si Pierre de Zurich fût demeuré aux XII^e et XIII^e siècles, il n'eût jamais perdu la sérénité. Mais le XVIII^e ! On sait bien — la preuve n'est

¹ La fontaine monumentale de Bulle, due à Paul Dupasquier, comporte en effet la belle effigie en bronze de l'aide-major P.-N. Chenaux, par le sculpteur Carl Angst.

plus à faire — qu'il est impossible d'écrire l'histoire contemporaine ; on dit même qu'un siècle d'attente est nécessaire.

Le délai est fictif. Il faut parfois moins, parfois davantage, suivant la température qu'enregistre le thermomètre social. Tant qu'une idée politique ou religieuse demeure vivante, les événements corrélatifs, même anciens, sont soumis à des assauts fébriles du subconscient. Et je ne pense pas que Pierre de Zurich ait jamais démêlé les enchevêtrements de son subconscient personnel. Sa lucidité aiguë s'arrêtait au seuil de l'introspection. Je l'imagine du moins, et j'imagine encore que telle est une autre raison qui l'éloigna de la composition poétique et qui, jusque dans l'histoire grave, le faisait partir en fusée quand cette histoire approchait trop de son temps, c'est-à-dire de lui-même.

Si l'on revenait à Chenaux, l'on devrait, en toute impartialité, reconnaître que le personnage est beaucoup moins important que l'esprit frondeur de son époque, dont la Gruyère ne fut pas le théâtre exceptionnel. De cet esprit devait naître la Révolution ; les coups d'essai helvétiques, loin d'être fortuits, en sont les prodromes. Problème essentiel auquel M. de Zurich se serait un jour adonné peut-être, mais qui l'a moins frappé que la culpabilité de Chenaux. L'outrecuidance du séditieux envers des magistrats supérieurs à lui en intelligence comme en vertu le choquait. Sans retenir les griefs régionaux, dont l'officier gruérin s'était fait le médiocre protagoniste, il s'en prenait à l'avant-coureur du désordre où les masses sont menées par l'exaltation plutôt que par un plan défini.

Son aversion pour la fantasmagorie verbeuse de la Première République le rendait farouche envers tous ceux qui, en dépit des fameux principes, allaient provoquer l'invasion de notre territoire. Il accusait Chenaux, l'avocat Castella davantage, d'en avoir été les inconscients fauteurs. Cela va chercher loin, si vous me passez cette expression triviale, et cela mène tout près de nous. Du XVIII^e siècle à nos jours la liaison est apparente. C'est pourquoi, de ses antipathies et de ses sympathies dont je veux découvrir les raisons, procède l'attitude du comte de Zurich quant à la politique contemporaine. Nous n'étions point dans le même camp. Et il n'aurait pas compris que je voilasse le différend qui nous opposait doulou-

reusement, tout en laissant notre amitié intacte. Me voici astreint à une objectivité dont je ne me piquais nullement en sa présence, certain de la riposte !

Aussi Français qu'on peut l'être par le tempérament, M. de Zurich a cru aux dictatures. Avant de jeter les hauts cris, il convient de se reporter au temps où elles naquirent, au temps où le monde entier se divisait selon trois concepts dépourvus de subtilité, la dictature des personnes, la dictature des foules, l'espoir d'une libération mal définie qui tirerait les nations du chaos logomachique. Nous ne nous flattons guère en avouant que nous tenions à cet espoir si mal bâti, et nous avons à nous souvenir que la dictature ne paraissait un crime à personne, puisque le plus démocratique de nos gouvernements cantonaux ne craignait pas d'offrir alors l'effigie d'un empereur romain au Duce, son émule.

Mais la guerre n'était point déclarée et, quand elle le fut, M. de Zurich se vit, par ses propos indépendants, taxé de nazi. Voilà le mot lâché. Je me fusse épargné de pénibles sueurs en le gardant pour moi. C'eût été montrer, je le répète, une pusillanimité indigne de mon cher adversaire. Aucun camouflage n'y pourrait rien. Pierre de Zurich pensait que l'Allemagne était destinée à préserver la vieille Europe du virus oriental. Elle lui paraissait incarner l'ordre, mais il ne fut pas seul à déchanter. Il s'est trompé de bonne foi. Et de s'être trompé, il a beaucoup souffert.

L'occasion est venue d'ailleurs de nous acquitter d'un devoir. Son patriotisme était au-dessus de tout soupçon. Les preuves sont là. En pleine conflagration, et au moment où le Führer devenait le maître du globe, il se refusa nettement aux avances que lui fit un groupe de nationalistes suisses, aveuglés par les victoires. Sa réponse, dépourvue de toute ambiguïté, fut négative. Il n'acceptait ni parti ni théorie se réclamant d'une puissance étrangère ; à plus forte raison ne voulait-il pas de cette puissance elle-même.

Il était Suisse, il n'aimait que la Suisse. Au cas où elle serait exposée, il serait avec l'armée contre tout envahisseur. C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, ni vous ni moi, quelles qu'aient pu être nos convictions, nos espérances, nous n'avons jamais douté de son loyalisme.

Bien qu'il fût notre aîné et souvent notre chef, il restait du reste l'enfant terrible de la famille. J'évoque — je le veux encore — la plus violente et la dernière de ses diatribes. Elle est dans toutes les mémoires. Il s'éleva contre une mesure policière qui lui parut un déni de justice envers un homme qu'il tenait en estime et qui, sujet du Reich, fut emporté dans les derniers tourbillons que la tourmente leva sur notre sol. Nous savons bien aujourd'hui que les vainqueurs ont réservé à l'expulsé un accueil dont notre pays venait de le priver. Nous savons aussi qu'il eût été plus glorieux de s'en prendre aux suspects avant qu'ils n'appartinssent aux vaincus. Mais nous laissons à la Société d'histoire de l'avenir le soin d'examiner une affaire dont le dossier ne nous est pas ouvert à cette heure.

Le cas ne nous importe ici que dans sa relation avec les polémiques où notre Président fut impliqué. Or Pierre de Zurich se montra une fois de plus fidèle à lui-même, en secourant celui qu'il croyait victime d'une opinion mal informée. L'était-elle vraiment ? Pour ma part, je ne le sais. De cette interrogation j'endosse les risques, et je m'incline à nouveau devant la bonne foi de notre ami.

On l'a traité de Don Quichotte. C'est un beau compliment, et très véridique ; l'espèce, dès longtemps rare, s'est en effet perdue et notre hidalgo ne manquait pas d'allure. S'il lui est arrivé de se leurrer dans ses pronostics ou ses appréciations, il volait au secours de ceux que l'ouragan jetait à terre. Quand la rumeur publique lui paraissait l'emporter sur la justice, le silence prudent lui semblait impardonnable, honteux, impossible. Il se dressait tumultueusement. Encore une fois, il pouvait être en proie à l'illusion. Encore une fois, son geste prouvait sa magnanimité.

Si je voulais y regarder de plus près, peut-être verrais-je que notre enfant terrible se trouvait pris à son propre jeu. Raffolant de la discussion et plus encore du paradoxe (en l'espèce, je lui connais beaucoup de frères), il se laissait entraîner par ses raisonnements ou ses mots, puis, se voyant pris au sérieux, poussait de nouvelles pointes. Il assumait alors la responsabilité de ses thèses premières et c'était la bagarre !

Mais nous n'étions pas dupes. Dans les pires moments, nous nous retrouvions sous la même bannière et sous la même croix.

Lui qui ne pardonnait pas à Bonaparte d'avoir tenu l'Helvétie en demi-sujétion n'eût jamais pardonné à d'autres ce qu'il lui reprochait. C'est l'évidence même. Car il avait de son pays une fierté magnifique. Nos institutions lui étaient sacrées, simplement parce nous les avions faites.

Je le vois enfin sur un sommet où il lutte pour nous, à la manière d'un archange. L'enjeu de ce nouveau combat ? Notre âme, notre âme fribourgeoise, l'âme de la nation ! Il entend l'arracher à la tyrannie de ses complexes d'infériorité ; qu'elle soit libre, qu'elle soit consciente de sa valeur, qu'elle serve le génie helvétique par son courage et sa dignité. Ce qui est suisse à ses yeux, c'est la constance : une vertu.

Je comprends désormais que ce Don Quichotte ait été le plus exquis des chevaliers servants. Lorsqu'il présidait la Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes, le poète rencontrait l'historien, l'homme populaire, le bon Confédéré qu'il était.

Il ne m'apparaissait jamais mieux lui-même que vêtu du *brouslou* tricoté, le chapeau noir fleuri, la grande canne à la main qu'il appelait la *bedielle*. Si je me laissais aller, je vous le montrerais à la tête de cette fédération, entouré du millier d'adeptes qu'elle compte dans ce canton. Mais vous murmureriez : « Trêve de fantaisie ! » J'accepte ce holà, non sans solliciter votre ultime patience car ma confession et la sienne ici se confondent. Or il me faut bien vous dire, de sa part et de la mienne, comment il arrive, en Helvétie, que l'on puisse à la fois se pencher sur des parchemins et vivre avec le peuple dont les parchemins évoquent les ancêtres.

Il existe encore, de moins en moins peut-être, des gens pour sourire de voir des hommes posés se vêtir à la mode paysanne, applaudir aux danses villageoises, y prendre leur part, et l'on hausse gentiment les épaules en disant : « Chacun a ses faiblesses, n'est-ce pas ? » Ce ne sont ni faiblesses, ni joyeusetés, mais convictions exprimées.

Si les historiens n'ont pas toujours raison, les poètes n'ont pas toujours tort. Et je sais que le poète de Lessoc a comblé sa Gruyère et le pays fribourgeois de grâces et de bénédictions. Nos costumes

régionaux ne sont pas destinés à stimuler le tourisme ou à distraire les badauds. Ceux qui les portent, ceux qui les prônent consomment leurs forces dans une mesure dont ils sont conscients. Ils ont leur foi. En attribuant à l'historien de Zurich la sagacité qu'il mérite, on peut attribuer sans erreur à ce gardien des traditions une égale intelligence.

Il ne songeait qu'à cette foule qui leur était attachée bien plus qu'on ne l'imagine, à ce peuple fidèle à ses extractions villageoises ou urbaines, heureux d'avoir des chefs qui résistent avec lui au cosmopolitisme banal et sans couleurs. Sauver ce qui est bon, garder le meilleur ! Ce snob, ce féodal, ce partisan, ce Don Quichotte était aimé des humbles. Il n'eut pas de plus profonde joie. Son petit sourire brillait à la Foire aux provisions, à la bénichon de Bulle, au théâtre de Treyvaux, à la fête du Vully, aux terrasses de Morat, dans les prés de Chiètres ou de Guin.

Comment faire le tour d'un être aussi divers, aussi inattendu, aussi riche ? Quels projets avait-il ? Quels travaux laisse-t-il qu'il convient d'achever ?

Sur son lit de mort, il m'a dit : « Voyez-vous, j'ai fait des bêtises, j'ai perdu du temps ». Quelle substance en cet aveu ! Que signifie ce temps perdu ? D'avoir musé dans les taillis du passé ? d'avoir amassé comme l'abeille plus de miel qu'il ne lui en faut ? Le ciel nous accorde de commettre pareilles bêtises ! Elles ont fait du bureau de Barberêche une Chambre du Trésor. La bibliothèque y contient des séries rarissimes qu'aucune institution publique ne possède sur les règlements des troupes suisses à l'étranger, les généalogies, imprimées et manuscrites ; elle abrite des nobiliaires, des brochures introuvables. Elle est sans conteste le plus perfectionné des instruments de précision qu'un historien fribourgeois ait jamais établis. Pierre de Zurich avait élaboré sur fiches des répertoires qui excitent notre envie. Le *Dictionnaire des paroisses* du P. Apollinaire Dellion, le *Fribourg artistique*, le *Livre des Bourgeois* ont chacun le sien. Comme il lisait le patois et rassemblait sur lui toute la littérature possible, il avait, à son intention, forgé un glossaire et une grammaire.

Ce n'est rien encore. La bibliothèque se double de collections lentement constituées et d'archives personnelles. L'iconographie

comprend les fameux albums d'un aïeul, Pierre de Reynold, qui rassemblent les dessins et lavis originaux de sites et demeures fribourgeoises; elle comporte une double série d'estampes, et de photographies, représentant vues, costumes, portraits, accompagnées évidemment d'admirables répertoires.

Quelque vingt ouvrages étaient sur le chantier, dont tel d'entre eux verra certes le jour, selon les derniers vœux de l'auteur. Parmi tant de joyaux, le plus précieux n'est-il pas le fichier où s'ajoutaient quotidiennement les références sur toutes les découvertes, toutes les notices, concernant gens et choses de Fribourg? La bibliothèque de Barberêche demeurera intacte et ne sera point dispersée. Il sera donc possible d'y recourir à l'avenir. C'est une consolation et une assurance, car nul ne saurait publier quoi que ce soit de fribourgeois qu'il n'ait au préalable sondé le fichier du comte de Zurich.

Mesdames et Messieurs, l'essai que je vous ai présenté m'en coûte; il est pâle, il est chétif. Notre ami, par grâce, vient à mon aide, et c'est lui qui, prenant pour nous la parole, va conclure. Tout attaché qu'il fût à l'existence, chrétien convaincu, il s'était depuis deux ans déjà préparé sans angoisse au départ. Voyant que, malgré les soins fervents de tous les siens, de ses médecins qui lui étaient chers, son état empirait, il demanda les derniers sacrements. Entre les crises torturantes, il conservait son humour, plein de bonté. Comme le mal s'acharnait, il dit:

« J'ai pu réaliser à peu près ce que je voulais, je suis prêt. Et je sais que c'est encore plus beau de l'Autre côté! »

Dès lors, ses ultimes exhortations, prononcées avec peine et vaillance, furent pour augmenter la foi de ceux qu'il allait quitter. Il montait dans l'invisible. Et nous avons l'austère privilège de vous dire qu'un Pierre de Zurich épuré, transfiguré, se révélait à nos yeux. Cela aussi c'est de l'histoire, et de la plus belle. Ayant pensé à tout, donné ses ordres, il s'endormit paisiblement vers midi, le mercredi 26 février, l'an du Seigneur 1947.

Selon sa volonté, il fut revêtu pour la dernière fois de l'habit en drap brun de nos campagnes, son chapeau noir fleuri et sa canne des grands jours à ses côtés. Conformément aussi à ce qu'il avait

ordonné, ce furent ses fermiers qui portèrent sa dépouille à l'église de Barberêche dans une bière modeste, le samedi 1^{er} mars, tandis que tintait lugubrement, en signe d'adieu, la cloche du château des Praroman et des Zurich.

Une paysanne âgée nous écrivait ces lignes :

« Hélas, aujourd'hui il n'est plus. C'était l'homme simple malgré sa noblesse. Maintenant nous ne le reverrons plus en ce monde, mais Dieu lui aura donné la récompense due au bon et fidèle serviteur. La Gruyère peut être fière du comte Pierre de Zurich qui dort loin du pays de Lessoc qu'il aimait particulièrement ».

Les historiens s'associent à l'hommage de l'humble tisserande : la Gruyère, les Anciennes Terres, la Ville et le Canton, notre Pays entier sont fiers du comte Pierre de Zurich. »

ALLOCUTION DE M. YVES DU PARC-LOCMARIA

« Mesdames et Messieurs,

C'est avec une lourde émotion que le disciple de Pierre de Zurich se lève, à son tour, pour vous remercier d'être venus, aussi nombreux, assister à cette séance que le Comité de la Société d'Histoire a eu la touchante pensée de tenir, pour rendre hommage à sa mémoire.

Au nom de sa famille assemblée, je remercierai, ensuite, M. le Vice-Président de Vevey des mots qu'il a su trouver pour vous parler du rôle éminent de Pierre de Zurich dans le cadre de la Société d'histoire.

C'est, enfin, M. Henri Naef qu'atteindra ma gratitude. Malgré les lourdes tâches qui lui incombent, malgré les travaux nombreux dont il est accablé, il n'a pas failli — aujourd'hui moins que jamais — au précepte évangélique, qui lui est si familier, de consacrer sa vie aux autres. L'éloge qu'il vient de faire de Pierre de Zurich n'a rien d'une biographie, comme il vous en a prévenu. Après lui avoir consacré plusieurs articles que vous avez déjà lus, il a réservé, pour

l'érudite compagnie d'amis que vous formez, ce texte de choix, où il a mis tout son esprit d'être cultivé et tout son cœur d'ami. En quelques pages, il a réussi à camper un portrait de Pierre de Zurich, vu sous différents angles, qui a la haute valeur d'un essai psychologique.

Qu'il soit loué d'avoir rendu plus proche à beaucoup l'attachante personnalité de Pierre de Zurich, à la fois si une et si variée qu'elle pouvait paraître, parfois, paradoxale et contradictoire, quand on ne la considérait que sous quelques aspects isolés.

Qu'il soit loué d'avoir fidèlement restitué, en quelques touches rapides, ce Pierre de Zurich intime, qu'il a si bien compris pour avoir si souvent, *ferrailé* avec lui, courtoisement, dans le cadre familial, désormais immuable, de la bibliothèque de Barberêche, qu'il a si justement appelé la *Chambre au Trésor*.

Mesdames et Messieurs, vous méditez ce texte, lourd de substance, qui est, en quelque sorte, comme un dernier message d'outre-tombe de notre Président, nous montrant, par la voix de son fidèle ami, le chemin qu'il nous faut continuer à suivre. Et, dans le silence de vos demeures, vous remercerez aussi son interprète, comme je le fais encore, de nous avoir donné un grave sujet de méditation en nous rapprochant de cette grande figure que j'ai tant aimée.»

M. DE VEVEY lève la séance par ces mots :

«L'œuvre de Pierre de Zurich, extraordinairement féconde, est presque entièrement consacrée à notre canton ; elle est si solidement bâtie qu'elle subsistera et demeurera un modèle. Nous pouvons être fiers de l'avoir eu comme président. Mesdames et Messieurs, je vous remercie d'avoir, par votre présence à cette assemblée, manifesté votre reconnaissance et rendu un juste hommage à notre éminent historien fribourgeois.»

BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS DE PIERRE DE ZURICH

par BERNARD DE VEVEY

A. IMPRIMÉS

(par ordre chronologique)

1899

Là-haut, poème, dans *La Plume fribourgeoise*, journal de la kermesse de bienfaisance en faveur de l'Œuvre de la Protection de la jeune fille, le 5 mars 1899. Fribourg 1899.

1900

Sonnets antiques : L'abandon — L'urne, dans les *Etrennes poétiques de Fribourg*. Fribourg 1900. *L'urne* a été réimprimé dans EUGÈNE DE BOCCARD, *Anthologie des poètes de la Suisse romande*. Paris et Fribourg 1946.

1901

Le charnier — L'amie — Paysage, poèmes dans les *Etrennes poétiques de Suisse romande*. Fribourg 1901. *Paysage* a été réimprimé dans EUGÈNE DE BOCCARD, *Anthologie des poètes de la Suisse romande*. Paris et Fribourg 1946.

1905

Souvenir, poème publié dans le *Journal de fête du Tir cantonal de Fribourg*, Fribourg 1905, et réimprimé dans EUGÈNE DE BOCCARD, *Anthologie des poètes de la Suisse romande*. Paris et Fribourg 1946.

1918

Les fiefs Tierstein et le terrier de 1442 dans *Pages d'histoire* publiées à l'occasion du premier congrès d'histoire et d'archéologie tenu à Fribourg du 15 au 17 juin 1918, Fribourg 1918, puis dans les *Archives de la Société d'histoire du Canton de Fribourg*, t. XII. Fribourg 1926.

A propos de Niklaus von Montenach (ad instar manuscripti). [Fribourg 1918].

Catalogue des avoyers, bourgmâtres, bannerets, trésoriers et chanceliers de Fribourg au XV^e siècle, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. VI. Fribourg 1918.

1919

Catalogue des avoyers, bourgmâtres, bannerets, trésoriers et chanceliers de Fribourg au XVI^e siècle, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. VII. Fribourg 1919.

1919

Un annaliste fribourgeois inconnu : Guillaume Gruyère (XV^e siècle), dans les *Annales fribourgeoises*, vol. VII. Fribourg 1919.

A propos du manuscrit de l'« Anonymus friburgensis », dans l'*Indicateur d'histoire suisse*. Berne 1919.

1920

Notice sur la nature et l'organisation civile de la bourgeoisie de Fribourg, par le chanoine Fontaine, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. VIII. Fribourg 1920.

Un problème d'histoire : le peintre Grimou, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, vol. 53. Fribourg 1920.

1921

Histoire et généalogie de la famille seigneuriale de Billens, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. IX et X. Fribourg 1921 et 1922.

1921—1934

Nombreux articles dans le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, 7 vol. et suppl. Neuchâtel 1921-1934.

1922

Histoire de la seigneurie de Billens, dans la *Revue d'histoire suisse*, vol. II. Zurich 1922.

Compte-rendu de l'article de H. Flamans-Æbischer: *Jean Grimou alias Alexis, peintre fribourgeois d'origine gruyérienne (1674-1733)* (Tribune de Fribourg et tirage à part, Fribourg 1920), dans la *Revue d'histoire suisse*, vol. II. Zurich 1922.

1923

Le peintre Jean Batheur à Fribourg, en 1453—1454, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XI. Fribourg 1923.

Bonn, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, vol. 56. Fribourg 1923.

1924

Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg aux XV^e et XVI^e siècles, dans les *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, seconde série, t. XII. Lausanne 1924.

La construction de l'Hôtel-de-Ville de Fribourg, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XII et XIII. Fribourg 1924 et 1925.

Les origines du décanat de Fribourg, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, Stans 1924, et dans *Büchi-Festschrift*. Fribourg 1924.

1925

La véritable personnalité de maître Marti le sculpteur (début du XVI^e siècle), dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XIII. Fribourg 1925.

1926

Compte-rendu de l'ouvrage du P. Adalbert Wagner, O. M. C.: *Peter Falks Bibliothek und humanistische Bildung* (Freib. Geschichtsblätter XXVIII 1925), dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XIV. Fribourg 1926.

1927

Les avoyers de Fribourg jusqu'au début du XV^e siècle, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XV. Fribourg 1927.

1928

La maison bourgeoise dans le Canton de Fribourg sous l'ancien régime, dans *La maison bourgeoise en Suisse*, vol. XX. Zurich 1928.

1929

La construction du chœur de St-Nicolas (1627-1631), dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XVII et XVIII. Fribourg 1929 et 1930.

Répertoire du Dictionnaire des paroisses du R. P. Apollinaire Dellion, Fribourg 1929 (dactylographié)¹.

1931

Compte-rendu de l'ouvrage d'Elie Brackenhoffer: *Voyages en Suisse 1643 et 1646*, dans *La Liberté* du 28 janvier 1931. Fribourg 1931.

1933

Compte-rendu de l'ouvrage: *Almanach généalogique suisse de 1933*, 5^e vol. dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXI. Fribourg 1933.

Note sur l'établissement du Chemin de la Croix de Fribourg-Bourguillon, dans la *Semaine catholique* de la Suisse romande, n^o 22. Fribourg 1933.

¹ Nous mentionnons ici cet ouvrage parce qu'il est à la disposition du public à la Bibliothèque cantonale et universitaire et aux Archives d'Etat.

1934

Fribourg, notice de l'édition de vignettes artistiques par la Société du Tir fédéral 1934. Fribourg 1934.

Le développement territorial de Fribourg, dans le *Journal de fête du Tir fédéral de Fribourg*. Fribourg 1934.

Une femme heureuse : Madame de La Briche. Paris 1934.

Les voyages en Suisse de Madame de La Briche. Neuchâtel et Paris 1934.

1934

Compte-rendu de l'ouvrage de Henri Naef: *Bezanson Hugues. Son ascendance et sa postérité. Ses amis fribourgeois*, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXII. Fribourg 1934.

Madame de La Briche (1755-1844), d'après des documents inédits, dans *La Revue de Paris*, 1934, n° 22 et 23. Paris 1934.

Madame de La Briche et le jeune ménage Molé, dans *Revue des Etudes historiques*, 1934, octobre-décembre. Paris 1934.

1935

Le Voyage de Madame de La Briche aux glaciers du Mont-Blanc et à Ferney, en 1788, dans la *Revue de Paris*, 1935 n° 16. Paris 1935.

Compte-rendu de l'ouvrage de Louis Sudan: *L'Ecole primaire fribourgeoise sous la Restauration (1814-1830)*, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXIII. Fribourg 1935.

Compte-rendu de l'ouvrage de Tobie de Ræmy: *L'Emigration française dans le canton de Fribourg (1789-1798)*, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXIII. Fribourg 1935.

Pierre-Nicolas Chenaux 1740-1781, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXIII. Fribourg 1935.

1936

Compte-rendu de l'ouvrage du Dr Hans Strahm: *Studien zur Gründungsgeschichte der Stadt Bern*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*. Stans 1936.

Une énigme littéraire. Que sont devenues les lettres de Rousseau à Madame d'Houdetot ?, dans les *Nouvelles littéraires*, n° 724, du 29 août 1936.

1937

Compte-rendu de l'ouvrage de Henri Naef: *Pour le Village*, dans *La Liberté*, 1^{er} avril 1937. Fribourg 1937.

Compte-rendu de l'ouvrage de Jehanne d'Orliac: *Suisses et Grisons, soldats de France*, dans la *Revue d'histoire suisse*, vol. XVII. Zurich 1937.

1938

Compte-rendu de la pièce de Joseph Yerly : *Kan la téra Izanté*, dans *La Liberté* du 6 août 1938. Fribourg 1938.

La rue des Epouses, dans *La Liberté* du 22 septembre 1938, et *l'Indépendant*, de la même date. Fribourg 1938.

Il y a cent ans... Fribourg en 1838, dans la *Revue de Fribourg*, Fribourg 1938 (paru en tirage à part en 1940).

En marge de l'insurrection de 1781. L'enlèvement de la tête de Pierre-Nicolas Chenaux dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXVI. Fribourg 1938.

1938

Hans Geiler-Gieng et sa maison de la rue des Epouses à Fribourg, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXVI. Fribourg 1938.

L'auteur de la « Relation de ce qui a précédé la prise de Fribourg en Suisse » en 1798 : Nicolas de Gady, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXVI. Fribourg 1938.

1939

Compte-rendu : Une représentation théâtrale à Arconciel, dans *La Liberté* du 19 mai 1939. Fribourg 1939.

1940

A une petite « Meitschi » bernoise qui avait mis son beau costume des dimanches et qui en a été blâmée, dans *Costumes et coutumes*, 13^e année. Olten 1940.

Le cinquantenaire du Fribourg artistique, dans *La Liberté* du 9 janvier 1940. Fribourg 1940.

1941

A propos d'un timbre-poste, dans la *Gazette de Lausanne* du 6 mars 1941. Lausanne 1941.

Préface de la *Carte archéologique du canton de Fribourg*, dressée par Nicolas Peissard, archéologue cantonal. Fribourg 1941.

Le centenaire de la Société d'histoire, dans les *Archives de la Société d'histoire du Canton de Fribourg*, t. XVI. Fribourg 1941.

La conservation des monuments historiques et artistiques dans le Canton de Fribourg, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXIX et XXX. Fribourg 1941 et 1942.

Cette étude a également paru en tirage à part (Fribourg 1942) avec, en annexe, les prescriptions en vigueur. Un résumé en a aussi paru dans *Heimatschutz*, 36^e année. Olten 1941.

Note sur une charte du 6 septembre 1219, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXIX. Fribourg 1941.

1942

En marge de l'insurrection de 1781 : un secret bien gardé, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXX. Fribourg 1942.

La première rencontre de Rousseau et de Madame d'Épinay, dans les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. XXIX. Genève 1941-42.

Les derniers serments des troupes suisses au service de France sous l'ancien régime, dans la *Revue d'histoire suisse*, vol. XXII. Zurich 1942.

Les « anciennes terres » de Fribourg, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, vol. 75. Fribourg 1942.

1942

Compte-rendu du Jeu de P. Bondallaz et G. Aeby: *Le Chant de la Maison*, dans *La Liberté* du 1^{er} juillet 1942. Fribourg 1942.

Compte-rendu de l'ouvrage de Henri Naef: *Guillaume Tell et les Trois Suisses*, dans *La Liberté* du 16 décembre 1942. Fribourg 1942.

1943

Compte-rendu : *Représentation folklorique à Estavayer*, dans la *La Liberté* du 2 février 1943. Fribourg 1943.

Compte-rendu de l'ouvrage: *Le Livre des drapeaux de Fribourg* de Pierre Crolot, texte de Bernard de Vevey, dans *La Liberté* du 2 juin 1943. Fribourg 1943.

Compte-rendu : *Un jeu d'enfants à Morat*, dans *La Liberté* du 2 octobre 1943. Fribourg 1943.

Costumes et Coutumes fribourgeois, dans *Vie, Art et Cité*, 1943, n° 6. Lausanne 1943.

Préjugés citadins, erreurs paysannes, services réciproques, dans *Costumes et coutumes*, 16^e année. Olten 1943.

Le plan de Fribourg en 1582 par Grégoire Sickinger, dans la *Revue suisse d'art et d'archéologie*, vol. 5. Bâle 1943.

Fribourg par l'image, conférence prononcée lors de l'inauguration de l'exposition d'estampes, le 6 mars 1943. Fribourg 1943 (tirage à part d'un article paru dans *La Liberté*).

En marge de l'insurrection de 1781 : l'assassinat de l'abbé Magnin (9 avril 1782), dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXXI. Fribourg 1943.

Du nouveau sur Pierre-Nicolas Chenaux : l'affaire de Sautaux, dans les *Annales fribourgeoises*, vol. XXXI et XXXII. Fribourg 1943 et 1944.

1944

Le tilleul de Morat. Son âge et sa légende, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoise*, vol. 77, Fribourg 1944. (Développement d'un article paru dans *La Liberté* du 15 octobre 1943.)

Compte-rendu de la Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes, sous la rubrique « Fribourg » des nouvelles des cantons, dans *Costumes et coutumes*, 17^e année. Olten 1944.

Costumes et fête des costumes, dans la *Feuille fribourgeoise* des 21 et 28 avril 1944. Romont 1944.

1945

Compte-rendu de la Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes, sous la rubrique « Fribourg » des nouvelles des cantons, dans *Costumes et coutumes*, 18^e année. Olten 1945.

1945

Notice historique sur la paroisse de Barberêche, dans le *Bulletin paroissial de Barberêche* d'octobre 1945 à janvier 1947. Barberêche 1945-1947.

1946

A propos d'un arrêté d'expulsion : le « cas » Reiners, dans la *Revue de Fribourg* 1946, n^o 2. Fribourg 1946.

La paroisse de Barberêche, dans la *Feuille d'avis de Fribourg* du 23 avril 1946. Fribourg 1946.

Guide historique et artistique de Fribourg. Fribourg 1946.

Le même, traduction anglaise de Francis Benett. Fribourg 1946.

Le même, traduction allemande de Hans Grossrieder. Fribourg 1946.

B. MANUSCRITS

Les travaux les plus avancés sont les suivants ¹:

I. Travaux historiques.

a) concernant la ville de Fribourg:

1. L'histoire de toutes les maisons du quartier du Bourg.
2. La rue de Romont.
3. Le quartier de l'Auge.
4. La liste, par quartiers, de tous les immeubles de la ville présentant un intérêt artistique ou historique.
5. L'iconographie fribourgeoise.
6. L'incendie de la Grand'rue.
7. La vie au XVIII^e siècle à Fribourg.
8. Aperçu des sources servant à l'histoire fribourgeoise.
9. L'Abbaye des Maçons.

b) concernant le canton de Fribourg:

10. L'insurrection de Pierre-Nicolas Chenaux.
11. Rapport d'expertise sur le droit de la famille Grangier à la bourgeoisie du Pasquier, exposant entre autres: L'organisation administrative du Comté de Gruyère et son développement ultérieur — La formation des communes — Les droits de bourgeoisie.
12. Aperçu historique sur les monnaies.
13. Le comté de Bargaen.
14. Histoire du château de Barberêche et de ses propriétaires.
15. Notes sur le port de la particule.

c) concernant la France:

16. Le service de France.
17. Etude sur le château de la Chevrette.
18. M^{me} de Vintimille.
19. La famille Perrinet.

II. Travaux généalogiques.

1. Documentation importante sur la famille de Praroman.
2. Documentation importante sur la famille d'Estavayer.
3. Notices généalogiques sur presque toutes les familles patriciennes fribourgeoises.
4. Généalogies et ascendances très poussées concernant la famille de Zurich.

¹ Ces manuscrits sont dans la bibliothèque du château de Barberêche. La liste en a été dressée par M^{lle} Marie-Thérèse Daniëls.

III. Copies de manuscrits anciens inédits.

1. Extraits des tomes III et V des Mémoires du Conseiller de Diesbach.
2. 15 lettres de Philippe de Maillardoz à sa sœur.
3. Extraits des souvenirs de Rosalie Folly, née Lalive d'Epinaï.
4. Journal de Louis Lalive d'Epinaï, avec un récit de la prise de Fribourg en 1798 (*in extenso*).

IV. Collection iconographique.

1. Albums, de Pierre de Reynold.
2. Estampes de vues et costumes.
3. Un lot de photographies.

V. Répertoires.

1. Répertoire du Dictionnaire des paroisses du Père Ap. Dellion (voir ci-dessus, p. 31).
 2. Répertoire du *Fribourg artistique*.
 3. » des noms de famille du *Livre des Bourgeois*.
 4. » de la collection iconographique fribourgeoise.
-

LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

RUE DE ROMONT.
FRIBOURG

LITTÉRATURE GÉNÉRALE
NOUVEAUTÉ-THÉOLOGIE
DROIT -:- SCIENCE

RÉPARATION DE PLUMES RÉSERVOIR

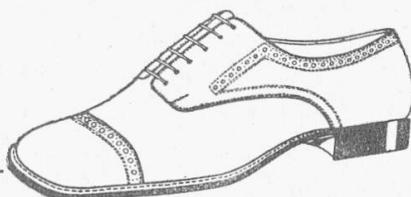
LE CHOIX

DES PÈRES

MARQUES



CHEZ



CHAUSSURES
DOSSENBACH
MAISON DE CONFIANCE
FONDÉE EN 1881



AVIS AUX PROPRIÉTAIRES

Si vous avez un travail pressant de charpente ou de menuiserie, confiez-le au « Service rapide »

WINCKLER & CIE. S.A., FRIBOURG

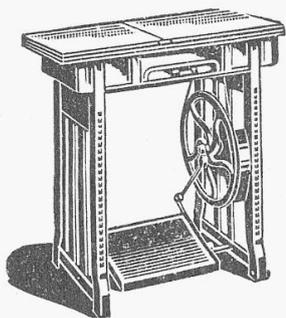
Propriétaires!

LE GAZ pour la cuisson
pour le chauffe-eau

est indispensable dans un appartement

Téléphone 2 30 35

BREGGER, ZWIMPFER & C^{IE}



PLACE DU TILLEUL

ANCIENNEMENT SCHMID, BAUR & C^{ie}

MAISON FONDÉE EN 1785

ARTICLES DE MÉNAGE POTAGERS A GAZ

QUINCAILLERIE — OUTILLAGE

MACHINES A COUDRE

PRIX MODÉRÉS

FACILITÉS DE PAYEMENT

CAISSE HYPOTHÉCAIRE DU CANTON DE FRIBOURG

Instituée par la loi du 3 décembre 1853

**Prêts hypothécaires
Crédits de construction**

RÉCEPTION DE DÉPÔTS

contre obligations et sur livrets d'épargne

Achat, vente, garde et gérance de titres

Location de casiers

CORRESPONDANTS D'ÉPARGNE A

BULLE, CHATEL-ST-DENIS, ESTAVAYER-LE-LAC, MORAT, ROMONT

VINS

ESSEIVA & C^{IE} - FRIBOURG

SUCESSEURS DES FILS D'IGNACE ESSEIVA

MAISON FONDÉE EN 1855

Propriétaires du Clos de Grandinaz, Sion
Fendant et Dôle

Caisse d'Épargne de la Ville de Fribourg

PLACE DE L'HOTEL DE VILLE

Dépôts d'épargne — Prêts hypothécaires
Bons de caisse sur nantissement

Favorisez la Caisse d'Épargne de la Ville de Fribourg,
les trois quarts de ses bénéfices sont versés à des
œuvres scolaires de la Cité.

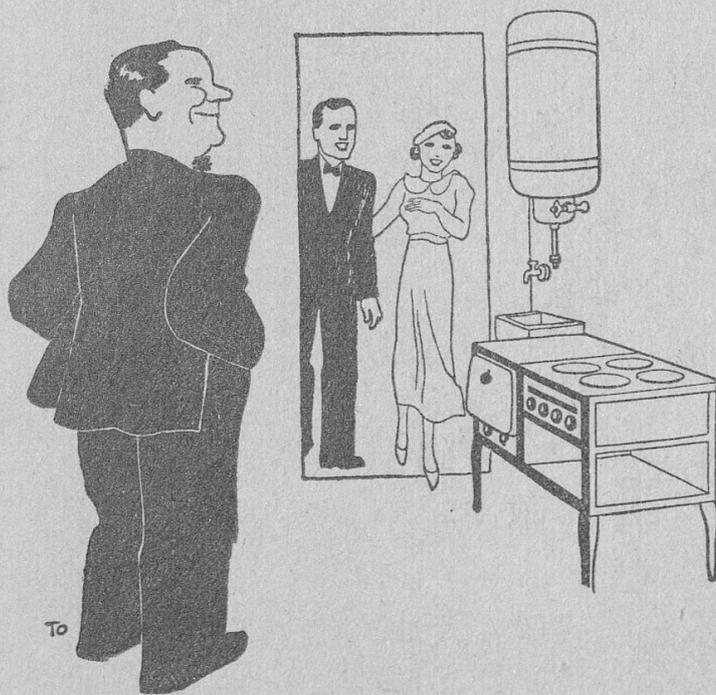
ENTREPRISES ÉLECTRIQUES FRIBOURGEOISES

Production et distribution d'énergie électrique

Cuisine électrique.

Grâce à ses prix modiques, sa simplicité et sa propreté hygiénique, la cuisine électrique est appelée à prendre un développement universel, surtout dans les foyers où reste en honneur la succulente et savoureuse cuisine fribourgeoise.

Tous devis et renseignements sont fournis gratuitement par les Entreprises électriques fribourgeoises.



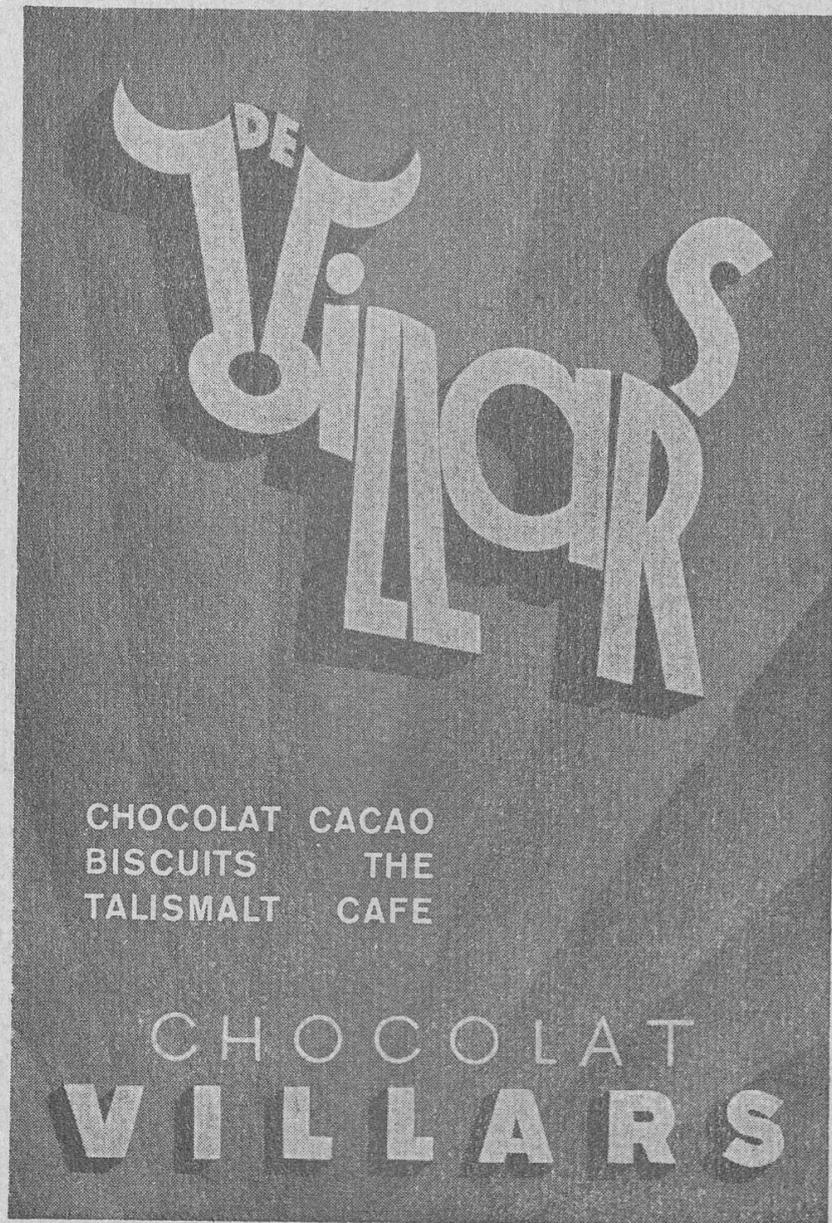
FOIRE AUX PROVISIONS FRIBOURG

expose et vend les produits de son sol et de son artisanat

Chaque année à Fribourg

Fin sept./début oct.

Monsieur le Dr Paul Girardin
Professeur à l'Université
Rue St-Pierre _ _ Fribourg _ _



**Les opinions émises dans la revue n'engagent que
les auteurs des articles.**